

Vie scientifique

« La ville en devenir : de la ville perdue à la ville retrouvée »

Compte rendu de colloque (Saint-Lô, 29 septembre - 1^{er} octobre 2004)

Pierre Bergel

Géographe, CNRS, UMR 6590 (CRESO), Maison de la recherche en sciences humaines, Esplanade de la Paix,
14032 Caen cedex, France

Organisé à Saint-Lô, ce colloque international portait sur le thème des villes reconstruites. Il s'inscrivait dans le cadre de la commémoration du soixantième anniversaire du débarquement allié en Normandie (6 juin 1944)¹. Cependant, afin que les travaux puissent atteindre un degré suffisant de généralisation et d'élaboration théorique, il était indispensable que ce contexte soit mis à distance. De ce fait, l'objet du colloque ne s'est pas limité aux villes reconstruites à l'issue du second conflit mondial (Caen, Saint-Lô, Berlin, Varsovie, Minsk, etc.). Ont également été traités les cas de villes reconstruites après des conflits plus récents (Beyrouth) ou lors d'épisodes plus anciens (Arras, détruite durant la Première Guerre mondiale, Gernika², bombardée au cours de la guerre civile espagnole).

Des villes détruites par des séismes ont aussi fait l'objet de communications : ville iranienne de Tabas en 1978 ou petites villes espagnoles de la province d'Alicante en

1829. Le cas de Thessalonique (Grèce), reconstruite après l'incendie de 1917, fut de même exposé. En dehors des conflits armés et des cataclysmes naturels ou humains, ont également été traités des programmes de démantèlement d'habitat spontané, notamment en Amérique latine (ville de Chile Barrio au Chili).

Les villes reconstruites : un objet de recherche pluridisciplinaire pour les sciences sociales, tel pourrait être en fin de compte l'énoncé du thème de travail de ce colloque qui a rassemblé plusieurs dizaines de participants français et étrangers venus d'horizons disciplinaires variés.

La diversité des communications a bien conduit à mettre à distance le contexte commémoratif local, ce qui n'excluait pas le souci de tirer parti de cette actualité. Outre les épisodes de reconstruction urbaine à proprement parler, une attention particulière a de plus été portée aux enjeux politiques et sociologiques. Le fait que le colloque soit organisé par un laboratoire universitaire se réclamant de la géographie sociale³ a permis d'orienter la problématique autour de ces deux axes structurants, qui sont apparus de manière récurrente au fil des interventions et au cours des débats, notamment par le biais de collaborations avec des personnes extérieures au monde académique (témoins, élus territoriaux confrontés aux héritages de la reconstruction, CAUE⁴). En conséquence, ce colloque se voulait également ouvert aux populations

Auteur correspondant : pierre.bergel@unicaen.fr

¹ Durant le printemps, de nombreuses manifestations régionales ont célébré cet épisode déterminant du second conflit mondial, jusqu'à la cérémonie des chefs d'État organisée le 6 juin 2004 à Arromanches. Ont été aussi organisées des manifestations au cours desquelles la mémoire douloureuse des populations normandes, simultanément libérées et écrasées sous les bombes, a également pu s'exprimer. Dans 24 villes de Basse-Normandie, ont ainsi été organisées des soirées de témoignage. Ces témoignages ont été rassemblés dans un coffret de cinq disques coédité par le quotidien régional *Ouest-France*, le Mémorial de Caen et France Bleu Basse-Normandie.

² Respectant le choix des communicants, nous retenons l'orthographe basque de Gernika de préférence à la version castillane (Guernica), plus familière aux Français.

³ Ce colloque a été organisé par le Centre de recherche sur les espaces et les sociétés, composante de l'UMR 6590, Espaces et sociétés.

⁴ Conseil en aménagement, urbanisme et environnement.

et au milieu local, se situant à l'intersection de l'exercice de mémoire et de la réflexion sur le politique et sur la société.

Les villes reconstruites : entre passé et avenir

En dépit de la diversité des communications, un point commun structure l'ensemble des travaux. Quelle que soit l'échelle envisagée, qu'il s'agisse de fragments de bâtiments ou de pans entiers d'une ville, tous les espaces urbains reconstruits présentent une double caractéristique qui, au premier regard, semble paradoxale. Tournés vers l'avenir, empruntant aux innovations les plus récentes en matière de création urbanistique, de conception architecturale ou de solutions techniques, les espaces urbains reconstruits sont simultanément reliés au passé. Lisible dans les tracés viaires, l'écriture architecturale ou l'emploi des matériaux, la référence au passé paraît déterminante pour légitimer et, pourrait-on dire, apprivoiser les entreprises de reconstruction qui font suite aux cataclysmes destructeurs. De surcroît, ce passé est complexe, car il renvoie aussi bien au traumatisme immédiat de la destruction qu'à un passé plus lointain, parfois idéalisé. Antérieur, ce second passé renvoie à la ville de l'avant-guerre, de l'avant-tremblement de terre, de l'avant-incendie.

Les villes reconstruites semblent donc tiraillées entre les exigences contradictoires du passé et de l'avenir. Une telle contradiction implique de poser une série de questions qui ont traversé les travaux du colloque. Quelle est la place du présent dans les villes reconstruites ? Peut-il s'affranchir des contraintes d'un héritage qui trace si fortement l'avenir ? Une fois accompli l'indispensable travail du deuil, le présent des villes reconstruites peut-il gagner en épaisseur et en autonomie ? D'un point de vue plus concret, la complexité des relations entre passé, présent et avenir conduit à s'interroger sur la délicate question du rapport entre héritage et interventions actuelles en matière d'aménagement urbain : quoi conserver ? Quoi transformer ?

En dépit de leur complexité, ces temporalités entremêlées permettent de classer les contributeurs du colloque en deux catégories : ceux qui portent un regard prospectif sur les processus de reconstruction et ceux qui les considèrent sous un angle rétrospectif, par un retour sur le passé. Le premier point de vue apparaît clairement dans les communications qui évoquent les plans de reconstruction des villes détruites : après le cataclysme, les rescapés regardent vers l'avenir et imaginent un futur pour leur ville. Le second point de vue s'exprime à travers les thèmes de la mémoire, du patrimoine et de la patrimonialisation, de l'aménagement et du renouvellement urbain. Ces deux catégories permettent de mettre

en forme les travaux du colloque selon ces deux temporalités, celle du passé et celle de l'avenir.

Les villes détruites face à l'avenir

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Europe se trouve face à une situation inédite (communication introductive de Maria Barbas). Sur ce continent, jamais les destructions urbaines n'ont atteint une telle ampleur ni une telle brutalité. Les contemporains sont saisis par la surprise et l'hébétéude devant la violence d'un tel traumatisme. Nombre de communicants ont insisté sur cette dimension, que ce soit à Tabas au soir du tremblement de terre (Mohammad Salmani) ou dans la Gernika de la guerre civile espagnole (Robert Hérin et Imanol Zubizarreta). Traumatisés, les contemporains sont également saisis par l'incrédulité. C'est le cas des Beyrouthins qui parcourent le centre de la ville anéanti par plusieurs années de guerre civile (Liliane Barakat).

Une fois digérée la première stupeur, les populations sinistrées se mettent en mouvement. Se consacrant de façon prioritaire aux mesures d'urgence, les énergies se tournent également vers l'avenir. Apparaissent alors les premières suggestions de reconstruction. La projection utopique de l'avenir apparaît comme une revanche symbolique sur le malheur, une victoire d'Éros sur Tanathos, une marque de la résilience évoquée par Pierre Le Goïc dans sa communication sur Brest.

Les contraintes de l'urgence sont cependant multiples : secours aux blessés, inhumation des personnes décédées, prévention des épidémies, déblaiements, déminages. Bouleversés par tant d'horreurs, certains contemporains ont laissé des témoignages poignants sur ces épisodes dramatiques (évoquant de Thierry Sillard lors de la première table ronde). Malgré l'étendue de la tâche, les populations préfèrent se mobiliser et bien peu quittent les lieux du drame. Beaucoup de communications insistent sur ce fait, l'exemple de Gernika, désertée par ses populations, n'apparaissant que plus exceptionnel. Dans une seconde période, s'organisent les ravitaillements et le logement provisoire (Rémi Rouault). À cette occasion, les citoyens réapprennent leur ville et tentent de la faire revivre, notamment par l'invention ou le réemploi d'une toponymie. Cependant, il ne s'agit pas d'un retour en arrière, car le passé est à jamais enfui.

Simultanément, se font entendre les sirènes de l'utopie, plus ou moins audibles par des populations aux prises avec de multiples difficultés matérielles. Les premiers projets de reconstruction sont alors produits qui, parfois, actualisent des projets urbanistiques antérieurs. C'est le cas au Havre (Armand Frémont) ou à Royan (Gilles Ragot). En certaines occasions, voient également le jour des projets globaux de reconstruction, qui visent à affirmer la prééminence d'une doctrine politique ou

idéologique. La reconstruction de Minsk entre dans cette catégorie (Victor Chadoursky), de même que celle de Berlin, qui voit se confronter les modèles occidentaux et socialistes de fabrication de la ville (communications de Grégory Mougel et d'Emmanuel Doutriaux). L'importance accordée à la valeur idéologique des reconstructions conduit parfois à démolir des parties de la ville pourtant épargnées par les destructions (exemple de Varsovie). À côté de ces reconstructions globales, existent des interventions urbaines plus fragmentaires ou plus nuancées : c'est le cas pour le haras de Saint-Lô (Nicolas Mahé) ou pour les églises de Saint-Lô et de Valognes (Laurent Koetz). Dans ces moments d'extrême tension, l'heure n'est plus à la déploration et pas encore aux discours.

Une fois reconstruites, les villes martyres renaissent. Elles commencent alors à s'inscrire dans une durée qui, progressivement, s'émancipe du cataclysme fondateur. Après la violence de la mort, le travail du deuil s'accomplit, ce qui permet d'apaiser la douleur. Après le présent projeté dans l'avenir, vient alors, suivant un mouvement inverse, le temps des regards et des discours rétrospectifs.

Les villes reconstruites aux prises avec la mémoire du passé

Un tel retournement n'est pas proportionnellement lié à la durée séparant les citadins de la phase de reconstruction. Il peut s'effectuer lentement ou, au contraire, s'achever très vite. C'est le cas à Brest, où les habitants adoptent un a priori négatif sur la ville reconstruite dès la fin des travaux. Dans certains cas, un tel regard peut cependant être absent (Dunkerque, Yona Jebrack) ou en être seulement à ses prémisses (Arras, Laurence Mortier). Il semble que les premiers regards rétrospectifs s'ébauchent au moment où sont discutés les plans de reconstruction. Comme à Saint-Lô, où est organisé un référendum, se pose fréquemment l'alternative entre reconstruction novatrice et reconstitution à l'identique. Une fois la question tranchée et le plan adopté, ces débats s'atténuent ou disparaissent.

Preuve que le passé traumatique est accepté, très peu de reconstructions s'effectuent ailleurs que sur le site initial. Dans le colloque, le seul exemple de déplacement d'une ville reconstruite concerne la province d'Alicante (Francisco Calvo et Gregorio Canalès). Si la possibilité semble avoir été évoquée pour Saint-Lô (intervention de Maurice Lantier), elle a été finalement abandonnée. L'étude des épisodes de reconstruction montre qu'il n'existe guère de villes maudites et abandonnées. Même lorsque les plaies sont terribles.

Après la période de l'action, où il a fallu tout à la fois reconstruire une ville et un monde, la génération

des bâtisseurs ralentit le pas et laisse la place aux plus jeunes, enfants ou petits-enfants. Progressivement, les protagonistes de la reconstruction s'effacent et quittent la scène urbaine. C'est alors qu'émergent les interrogations et les initiatives mémorielles, qui empruntent des canaux divers. Des témoignages sont recueillis, des films anciens sont collectés, qui donnent à voir la ville ancienne ou sa reconstruction (Pétros Petsiméris, Benoît Raoulx, Pierre Bergel). Des maquettes sont fabriquées, qui perpétuent la mémoire de la forme urbaine détruite (Villers-Bocage, Saint-Lô, Condé-sur-Noireau). Des musées de la mémoire sont édifiés (Caen, Gernika). Se développent alors des regards sur les regards, ainsi que l'a opportunément exprimé Benoît Raoulx.

Différents facteurs concourent à la construction de cette mémoire, communs à l'ensemble des cas étudiés ou plus spécifiques à la Normandie, dévastée par la bataille de l'été 1944. Jouent d'abord des facteurs mécaniques : les protagonistes de l'événement vieillissent et éprouvent le besoin de transmettre leurs expériences et leurs souvenirs. Les générations suivantes, surtout la troisième, celle des petits-enfants, sont à la recherche de récits permettant de prendre leur part d'une telle expérience. Jouent ensuite des facteurs extérieurs : la fin de la guerre froide et, pour ce qui concerne la Normandie, la poursuite de la réconciliation franco-allemande libèrent la parole de bien des tabous. Dans le cas de traumatismes urbains plus récents (Beyrouth), il sera intéressant d'examiner comment va se construire la mémoire de la guerre civile et de la reconstruction et si une telle mécanique va se reproduire⁵.

Il serait également intéressant d'identifier quels morceaux de la mémoire se transmettent : la destruction de la ville ? Sa reconstruction ? Le résultat final, c'est-à-dire la ville reconstruite ? L'activité mémorielle concerne-t-elle l'ensemble de la ville ? Se fixe-t-elle sur des bâtiments emblématiques ? En évoquant l'hôpital mémorial de Saint-Lô, Donato Severo semble incliner vers cette seconde piste.

Ces questions sont pertinentes, car la mémoire des reconstructions ne signifie pas le retour vers un passé objectif. Comme l'a rappelé Patrice Gourbin avec l'exemple du château de Caen, la mémoire est construction sociale et culturelle. Pour la construire, une intelligence de l'événement est cependant indispensable. Différents intervenants ont parlé de la nécessité de développer une compréhension de la reconstruction (Jacques de Vannoise). Après le traumatisme, les rescapés et leurs descendants doivent apprendre à recevoir la modernité produite par les reconstructions (Gilles Ragot pour Royan). Ils doivent ainsi s'approprier leur ville reconstruite (Pierre Le Goïc pour Brest). De tels processus peuvent emprunter

⁵ Ce texte a été écrit avant l'été 2006, durant lequel Beyrouth a subi un nouvel épisode de guerre.

de multiples formes : l'expérience menée à Saint-Lô concernant la mise en couleur des façades de la reconstruction (communication de Delphine Fournier) en constitue une parmi d'autres.

À partir de la production patrimoniale et mémorielle qui s'annonce dans nombre de villes reconstruites, c'est l'édification d'un présent urbain qui est en jeu. Édifier le présent des villes reconstruites est une tâche ardue, ce qui

rend ces villes bien différentes des autres. En Normandie, après les drames de l'été 1944, la mémoire de la reconstruction commence à se construire au fur et à mesure que s'atténue le passé douloureux de la guerre. Assumer cet héritage pour aménager les villes d'aujourd'hui et de demain y constitue un formidable défi.

Les actes de ce colloque doivent faire l'objet d'une publication.